

Prix littéraire des enseignants de l'académie 2026

5^e édition



Paul Gasnier

***La collision* – éditions Gallimard**

Ce journaliste démarre cet après-midi d'échanges, en étant connecté en visio pour évoquer son premier ouvrage.

Pourquoi avez-vous écrit ce livre si longtemps après la mort de votre mère ?

Je l'avais enfouie en moi mais le fait de couvrir les meetings de campagne de l'extrême-droite pour les élections présidentielles de 2022 l'a fait resurgir. En observant la brutalité des discours, j'ai réalisé que ce que j'avais vécu alimentait ces discours de haine. Cela a été un déclic pour rouvrir le dossier judiciaire.

Est-ce que tout ce que vous restituez dans votre ouvrage est vrai ?

Rien n'est romancé, il s'agit peut-être d'une déformation professionnelle de m'en tenir aux faits. Ce n'est pas un roman mais un récit. J'ai juste changé quelques détails qui auraient permis d'identifier celui qui a percuté ma mère.

Vouliez-vous parler de votre mère en écrivant cet ouvrage ?

Les passages les plus difficiles à écrire ont été ceux concernant ma mère. Puiser dans mes émotions et mes souvenirs ne permettait plus de distanciation journalistique. Mais ce n'est pas un livre de deuil, je voulais parler des circonstances de sa mort et ce qu'elle raconte des deux France qui se sont percutées ce jour-là. Il y avait deux narrateurs : le journaliste d'investigation qui écrit sur un fait divers et le fils en deuil.

Laurent Mauvignier

***La maison vide* - Les éditions de minuit**

Les rencontres continuent en visio avec le Prix Goncourt 2025.

Pourquoi avez-vous choisi le présent de l'indicatif pour la narration ?

Le passé met une distance à laquelle je ne crois pas. Le présent s'accorde assez bien avec le monde contemporain où les choses se font de manière directe, immersive. J'ai le même problème avec le conditionnel : plus j'entre dans l'action, plus le conditionnel se transforme en futur. Je vis ce que je raconte.



En lisant votre livre, je me suis dit qu'il serait merveilleux à écouter.

Dans un silence total, je lis à l'oral ce que j'écris pour la musicalité. C'est une question de rythme, d'accélération, de ralentis et de silences. J'ai besoin d'entendre comment ça sonne dans la bouche. Il y a une musique dans le texte.

J'ai été frappée par les descriptions.

Elles font partie de la littérature comme tout le reste. Dire on prend le métro, c'est une chose. Il faut expliquer comment on le prend, on entre dans la matière et les perceptions. S'il pleut, il faut dire comment on ouvre le parapluie, le bruit qu'on entend, etc.

Emmanuel Flesch

***Quitter Berlioz* – éditions Calmann-Lévy**

Enseignant en Seine-Saint-Denis, Emmanuel Flesch entre dans la salle pour se prêter à un exercice d'équilibriste et s'adresser à ses pairs en tant qu'auteur et pas en tant que collègue.

Comment vous est-venue l'idée de ce roman ?

En fait, ce n'est pas mon quatrième roman mais le premier car j'ai été coursier pendant 2 ans à la fin des années 90 pour financer ma carrière d'écrivain. Ma tentative de premier roman à l'époque a échoué et je suis retourné à l'université puis ai passé le concours d'enseignant.

Un élément majeur de votre ouvrage est la sensation de vitesse. Est-ce pour signifier que le protagoniste veut s'en sortir à tout prix ?

Le personnage principal court après le temps et après l'argent comme tous les coursiers. C'est une expérience assez dure, fascinante et unique de la ville. On en est dans le tempo de la circulation, soumis à la nuit, aux aléas climatiques, etc.

Si vous aviez mis en scène des personnages féminins, l'envie de s'en sortir se serait-elle posée de la même façon ?

Il y a uniquement des personnages masculins avec des ingrédients très masculins. C'est un roman sur l'amitié entre deux garçons qui est faite de non-dits, de brutalité, de douceur, et de camaraderie. J'aime mettre au centre de l'intrigue des personnages qu'on croise peu dans les romans.

Laurine Roux

***Trois fois la colère* - éditions du Sonneur**

Laurine Roux nous explique depuis les Hautes-Alpes, la genèse de ce livre : elle en a écrit l'incipit puis a développé ses questionnements sur la justice, l'espoir et la vengeance, autant de thèmes très contemporains qu'elle a placés au Moyen-âge.

Le titre est très fort et crée une vraie dynamique, un mouvement.

De texte en texte, j'essaie de trouver des lignes mélodiques et le tempo des phrases, des chapitres. Une fois que le tempo est adopté, les choses se tissent de manière musicale et poétique.

La nature est-elle présente pour compenser le tempo rapide de la narration ?

La nature a une importance capitale dans ma vie. Je suis née et j'ai grandi dans les Hautes-Alpes où je suis revenue après mes 30 ans. Le sublime de la nature nous ramène à la petitesse de nos conditions, à une certaine humilité. La nature devient une pause dans le rythme effréné, un souffle régénérateur.



Pourquoi une tache en forme de coquelicot ?

Ces motifs qu'on retrouve dans les contes sont commodes pour le bricolage narratif. Cela permet de signaler la filiation sans la dire. Ce dont on hérite et qui traverse les générations, nous permet parfois d'avancer.

Grégory Le Floch

Peau d'ourse - Le seuil

Retour dans la salle pour rencontrer Grégory Le Floch venu parler de son cinquième roman qui nous plonge dans l'univers d'une adolescente dans les Pyrénées.

Les montagnes constituent un personnage à part entière.

J'ai senti la voix des montagnes nécessaire pour mettre en valeur la voix de Mont perdu. Je l'ai étendue pour lui donner le rôle des chœurs dans les drames antiques. Cela a permis d'intensifier le récit.

Peau d'ourse est un peu un conte.

Je crée un univers merveilleux qui fait penser à une fable sans en avoir l'intention. Cela vient naturellement. J'avais la fin dès le début : un déchainement de violence comme dans les tragédies, à la manière d'un opéra. Le personnage principal venge le lecteur de ce qu'il a subi dans l'adolescence, en assouvissant la vengeance qu'on ne peut pas mener dans le monde réel.

Je pensais que cela avait été écrit par une femme.

L'identité de l'auteur a posé question à la sortie du livre. J'écris un « je » féminin dans beaucoup de romans. Cela résonne avec plus de justesse.

Alfred De Montesquiou

Le Crépuscule des hommes – éditions Robert Laffont

La rencontre se poursuit en présentiel avec le grand reporter et auteur Alfred de Montesquiou pour évoquer *Le Crépuscule des hommes* qui a remporté le prix Renaudot de l'essai.

Comment qualifier cet ouvrage ?

Je dirais qu'il s'agit d'un roman vrai. Aucune information n'est fausse. Il s'agit d'un sujet trop grave avec la résurgence de l'antisémitisme et de l'extrême-droite. Tous les personnages sont véridiques. Ce n'est pas un roman historique. Ce n'est pas romancé mais romanesque.

Comment avez-vous effectué vos recherches ?

Je ne voulais pas de narrateur omniscient. C'est un roman choral dans lequel se succèdent de très brefs chapitres exprimant différents points de vue. C'est un roman sur le regard porté sur le procès de Nuremberg et pas sur le procès en lui-même. Bien que reporter de guerre ayant vu beaucoup de violence, je n'avais pas anticipé l'intensité mordante d'un témoignage sur des faits remontant à plus de 80 ans.

Les photographies du procès semblent être le point de départ de votre écriture.

Je suis très envieux des photographes, presque jaloux de leur capacité à fixer les choses de manière imputrescible. Ray d'Addario - qui a documenté tous les jours du procès - a cet énorme avantage d'être photographe et militaire et donc le seul autorisé à aller en prison : cela m'a aidé pour la narration.



Ramsès Kefi nous rejoint. Le truculent journaliste et auteur se prête au jeu des questions-réponses sur son premier roman.

Votre roman évoque une courte absence puisqu'elle est de quatre jours.

Quand la nuit avance, les gens deviennent philosophes. L'absence de la mère du personnage principal permet de raconter les garçons et le milieu dans lequel ils évoluent, avec plus de tendresse. Je voulais retranscrire la pudeur, la discrétion et une ambiance. Parfois les silences sont bavards.

La mère est visible depuis qu'elle n'est plus là.

J'avais envie de raconter une histoire profonde avec de la légèreté. La tendresse et le rire saupoudrés font passer les choses difficiles. C'est un hommage aux « mamans Tour Eiffel », c'est-à-dire dont on pense qu'elles seront toujours là.

Comment avez-vous écrit ?

J'ai un rapport ludique à l'écriture. J'ai eu des professeurs de français extraordinaires au collège. Ce livre c'est une histoire d'humanité simple qui permet d'aborder plein de sujets. Pour écrire, il me faut un peu de bruit et beaucoup de café : j'ai écrit dans des cafés, dans des trains. J'ai éprouvé de la joie et du plaisir tout au long de l'écriture de l'histoire de ce Tanguy radicalisé.

Dans son premier roman, la souriante Mathilda Di Matteo raconte le parcours d'une jeune femme marseillaise qui essaie de gommer son accent et ses origines modestes et provinciales quand elle arrive à Paris pour étudier.

Comment avez-vous construit votre livre ?

Le premier jet a été fait de manière chronologique. J'essayais d'écrire la voix de Clara, et j'ai ajouté la voix de sa mère dont j'avais esquissé le rôle de cagole dans un autre écrit non achevé. Les chapitres se sont faits en miroir. Je n'avais pas conscience d'écrire sur les relations mère-fille sinon je n'aurais jamais osé. Je pensais écrire sur la reproduction de la violence.

Les personnages sont assez tranchés.

J'aime les archétypes, je trouve qu'on met les gens dans une case et petit à petit ils changent de case. Les archétypes accrochent les lecteurs et au fur et à mesure j'ai ajouté des nuances. Le père est taiseux, il a du mal à exprimer avec des mots ses émotions. Le père et le girafon n'ont rien à voir mais se ressemblent. Ce ne sont pas des monstres, ils sont décevants car ils n'ont pas la flamboyance des bons méchants.

Quel est votre personnage préféré ?

Véro la cagole. Elle est un condensé de toutes les femmes aux côtés desquelles j'ai grandi. Ce n'est pas ma mère mais je l'aime car elle a changé ma vie car elle a touché plein de personnes. J'apprécie beaucoup Marie-France, la mère du girafon. Et Pastis le chien.



La lumineuse Séverine Cressan qui a enseigné les lettres en France, en Allemagne et en Belgique se connecte pour parler de son premier roman qu'elle a mis cinq ans à écrire.

Comment vous est venue l'idée d'aborder ce sujet ?

L'idée première que j'avais était d'écrire sur la maternité. Je voulais savoir si les liens du sang étaient les plus puissants et me suis renseignée sur la séparation entre une mère et son enfant du point de vue psychanalytique. Je n'ai lu aucun témoignage écrit sur les nourrices mais j'en reçois depuis la parution de mon roman.

On ne sait pas ni où ni quand se déroule l'histoire.

J'ai sciemment brouillé les pistes géographiques. L'industrie nourricière ayant perduré pendant plusieurs siècles, je voulais donner un côté intemporel. À la fin, je me suis aperçue que j'avais écrit un conte. Cela m'a permis d'introduire le merveilleux et de traiter ce sujet sans tomber dans le pathos : je voulais magnifier la puissance de ces femmes.

La nature est quasiment un personnage.

Je voulais rappeler qu'on vient du vivant. Les nourrissons étaient victimes d'un trafic au même titre que les femmes. L'homme a envie de dominer la nature : par exemple, le terme exploitation agricole dit beaucoup.

L'après-midi de rencontres s'achève avec Constance Rivière, directrice générale du palais de la Porte-Dorée et écrivaine.

Pourquoi ce sujet ?

Le livre s'intéresse à la parole des femmes, cela traverse tous les livres que j'ai écrits. Il s'agit d'une parole vraie mais qu'on ne veut pas entendre. La parole perturbatrice d'une femme n'est pas accueillie de la même façon que celle d'un homme. Je voulais interroger la place de l'étrangère dans un système professionnel, de la légitimité de la parole d'une personne suffisamment à côté du système pour lancer l'alerte.

La référence au mythe de Cassandra est évidente.

Oui, dans ce que ce mythe a d'universel – la parole empêchée - mais je l'ai ancré dans le monde actuel. J'ai écrit en m'interrogeant sur la raison pour laquelle on ne croit pas les lanceurs d'alerte et pourquoi ils continuent alors qu'ils savent qu'ils vont tout perdre. On ne sait pas où se niche le courage. Il est en chacun de nous.

Vous interrogez le rôle du pouvoir.

Une des caractéristiques du pouvoir est de ne pas vouloir le partager, et de résister à tout ce qui viendrait le contredire. J'ai beaucoup de respect pour l'engagement et notamment politique dans des conditions difficiles. Le lanceur d'alerte vient déranger l'ordre social. On ne peut faire mieux si on ne dérange pas l'ordre établi. Le confort ne nous permet pas d'avancer et de nous améliorer.

